

Centre régional du Livre de Franche-Comté
5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon
Tél : 03 81 82 04 40
Fax : 03 81 83 24 82
Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr
Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTE RÉGIONAL
DU LIVRe

FESTIVAL « *LES PETITES FUGUES* »

Du 16 au 28 novembre 2015

Julien Maret



L'auteur :

Julien Maret naît en 1978 dans le canton du Valais, situé dans les Alpes suisses. Il étudie la philosophie à l'Université de Strasbourg avant de fonder sa revue littéraire, *L'Ablate*, qui réunit, entre autres, des compositions d'écrivains valaisans. Deux ans plus tard, il crée le magazine *Coma*, qui met à l'honneur la littérature francophone, germanophone et italophone contemporaine. Deux ans plus tard, il crée le magazine *Coma*, qui met à l'honneur la littérature francophone, germanophone et italophone contemporaine. En 2007, il intègre l'Institut littéraire suisse, à Biennes.

Il écrit régulièrement pour des amis artistes, donne des lectures performatives à Genève et Lausanne et publie dans diverses revues, dont *Coaltar*.

Bibliographie :

◆ *Ameublement*, Éditions Corti, 2014.

◆ *Rengaines*, Éditions Corti, 2011.

Présentation sélective des livres :

◆ *Ameublement*, Éditions Corti, 2014.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Après nous avoir, dans son premier récit, *Rengaine*, fait partager l'expérience d'une chute verticale, Julien Maret, ici, tente de nous faire remonter le temps. Ce livre invite le lecteur à suivre le déroulement d'une mémoire qui ne se résumerait sûrement pas à des souvenirs d'enfance ni à un portrait de village.

Cette mémoire en train de se faire, de prendre forme et de s'inventer à chaque instant est restituée par une écriture qui rassemble et engendre à la fois, qui sans cesse se souvient et se départ.

Comme certains grands aînés, Perec et son « Je me souviens », Modiano et sa « nostalgie », Julien Maret nous entraîne dans un monde qui, s'il n'a pas encore totalement disparu, s'éloigne très vite. À la verticalité de *Rengaine* succède une horizontalité du « local », un village et des lieux donnés, une époque très précise servant de rampe de lancement vers l'universel.

Ce livre est un hommage aux caisses à pommes, aux asperges de l'oncle René, à la gouille de Verdan et à bien d'autres choses encore.

Presse :

Article paru dans *Le Temps* le 19 avril 2014, par Elisabeth Jobin.

Ce jeune écrivain romand avait déjà attiré l'attention avec son premier récit *Rengaine*, publié par le parisien José Corti. Voici *Ameublement* qui marche sur les traces de Georges Perec et de son « Je me souviens ».

L'écriture de Julien Maret est un dévidement de mots : ses phrases tissent des images au bout desquelles prennent forme les impressions. Son approche expérimentale du roman avait déjà retenu l'attention il y a trois ans avec *Rengaine*, un premier récit contant la chute littérale et symbolique d'un homme dans un néant métaphysique. Plus légère, plus systématique, sa seconde publication *Ameublement* s'emploie à trouver une langue qui saurait rendre l'instant de la réminiscence, recréer le développement du souvenir. Se dessine entre les lignes d'*Ameublement* le portrait d'un village valaisan, pourquoi pas Fully, où l'auteur a grandi. Une

voix pose le décor : « C'était au bord du canal, avec Ameublement Soret avant les feux... ». Avant de revenir sur le passé des garnements du coin. Un souvenir chasse l'autre : le lecteur assiste aux jeux dans le grenier, aux poursuites dans le verger, à la soirée des anciens au Café des Alpes. Ou encore à la fanfare dépenaillée défilant au contour du kiosque de Roselin, « les trémolos coincés dans les chéneaux ; les fausses notes balayées en haussant les épaules ». L'assemblage de mots permet l'éclosion d'une multitude d'images en enfilade que l'auteur réunit en petits groupes thématiques.

Un élan à la Perec

Dans un élan à la Perec, la mémoire trouve sa forme littéraire. Un sentiment d'immédiateté retient l'attention à la lecture des livres de Julien Maret, si bien que les fragments du souvenir semblent apparaître au fur et à mesure de la lecture. Finalement, les longues phrases rythmées, sectionnées de points-virgules, articulent un processus plutôt qu'un propos – avec le désavantage d'abandonner le village et le passé invoqués à une nostalgie tenant au prétexte plutôt qu'à un réel contenu. Cependant l'auteur forge son genre, dégage une voix et pétrit avec humour la matière de la langue.

Julien Maret, qui a étudié la philosophie avant de suivre le cursus de l'Institut littéraire suisse à Bienne, a ainsi un petit côté oulipien et jongleur de mots – des qualités qui font souvent défaut à la littérature romande. Ces prises de risque lui ont certainement valu d'être publié chez le prestigieux éditeur parisien José Corti, aux côtés notamment de Marius Daniel Popescu. On lira donc *Ameublement* pour sa fraîcheur hypnotique et son envie d'échapper aux conventions romanesques. On s'amusera de sa manière d'apostropher le souvenir à l'infinitif et de faire son propre chemin loin des histoires et des personnages. Surtout, on se laissera séduire par la musicalité d'une langue qui claque, piquante et ironique, jalonnée d'helvétismes comme pour mieux se blottir contre une réalité reconstruite.

Article paru dans *Viceversa Littérature* le 30 juin 2014, par Françoise Delorme.

« La page est en réalité continue, mais de petits blocs séparés par les points-virgules [...] se présentent seuls, comme autant de fragments de mélodie, entourés de silence. » Ces mots dans le beau livre de Jacqueline Risset *Les instants les éclairs* (Editions Gallimard) consacré à la façon dont se créent mutuellement la continuité et la discontinuité du temps vécu, et dont il serait possible de rendre compte de ce mystère, conviennent exactement pour introduire une note critique sur *Ameublement* de Julien Maret.

Oui, quelque chose se déroule dans ce livre comme une pelote, sans origine et sans but, en chapitres distincts mais peut-être pas autant que leur mise en page le laisserait à penser. Une mémoire se constitue sous nos yeux, un peu surpris par les sauts de puce auxquels les obligent tant de points-virgules, seule ponctuation, abondamment utilisée, selon un rythme qui tient plus compte d'une respiration que de la grammaire.

Un fil se dévide en descriptions d'espaces, de paysages qui, eux-mêmes, portent parfois la marque d'un vieillissement inéluctable, mais aussi celle d'une poussée vitale tout aussi inexorable :

« sur la place du pont; le long; il y avait des peupliers immenses; de vieux peupliers un peu malades; avec les racines au sol par endroits sur le trottoir; à soulever encore le goudron; »

Souvent, ces paysages composent des tableaux comme un peu effacés, en train de disparaître comme ils sont apparus, par touches à peine appuyées, mélancoliques :

« ça avait l'air abandonné; c'était oblique entouré d'arbres et d'arbustes; aux allures vagabondes de cahin-caha; et puis deux cerisiers au bord de la route; quand c'était blanc au mois d'avril; comme une giboulée les pétales envolés; dans le ciel à virevolter bousculés; chahutés en disant au revoir avant de s'en aller; au gré du courant au gré des flots; »

En suivant les gestes de nombreux personnages, nous rencontrons, dans une débauche de fines précisions et de retours abondants sur le motif, toute la vie occupée à se faire, à se défaire. Les relances s'inventent en « il y avait » et en « c'était » dont l'imparfait se ravive des participes présents chers à Claude Simon qui donnent on ne sait quelle fragile durée au mouvement de vivre.

En surgissant, le présent, dans le dernier paragraphe, rompra brutalement le rythme répétitif de cette phrase infinie, toute de fragments, qui donnait à l'élan du lecteur de curieux tempos. Même en suspens, la phrase se terminera, dans la nuit que trouaient seules la lumière des lampes et celle des récits.

Entre le désir de se laisser entraîner jusqu'au bout sans répit, presque hypnotisé, et la possibilité joueuse de picorer un peu n'importe quelle page, n'importe où et n'importe quand, il n'est pas nécessaire de choisir. Il faut suivre les deux invites, celle qui continue l'entropie de la réalité physique, « l'allée enroulée emportée par l'épaule du temps » ; et celle qui, par répétitions de segments fractals, génère des mondes singuliers, des histoires, chaque vie, chaque détail précieux. Ces deux forces entremêlées poussent cette prose si élégante, assez classique en somme, vers le poème et la lire à haute voix procure un vrai plaisir.

Au début de ma lecture, je ne savais pas trop quoi penser. Et puis, prise par le charme obsédant et léger de ce livre, je suis entrée dans le cercle magique qu'il crée. Il semble alors possible de comprendre le titre curieux : *Ameublement*. C'était, bien sûr, l'inscription peinte sur la camionnette dans laquelle

« il y avait la caisse à outils; pleine à ras-bord de vis et tampons; de clous de boulons de rondelles; les uns sur les autres l'un se prenant pour l'autre; et c'était à fouiller le doigts dans la pagaille; à chercher ce que jamais on ne trouve; »

Il est sûrement possible d'y voir la métaphore du travail littéraire, attentif, difficile et minutieux qui concourt à la création d'un livre, semblable à celui qui consiste à meubler et aménager une maison. Il s'agirait aussi de rendre sensible la maturation lente, incertaine et soumise aux aléas, d'une merveilleuse mémoire, seule maison, précaire, de ce qui nous anime.

Une sorte de réorganisation sensible, contemplative et rêveuse, puissamment agencée, des souvenirs tels qu'ils se délitent ou s'imposent, de tout ce qui fait la substance de nos vies pourtant promise elle aussi à la disparition, convoque ici le vrai bonheur d'une lecture étonnée, enchantée, qui augmentera à chaque relecture.

♦ **Rengaines**, Éditions Corti, 2011.

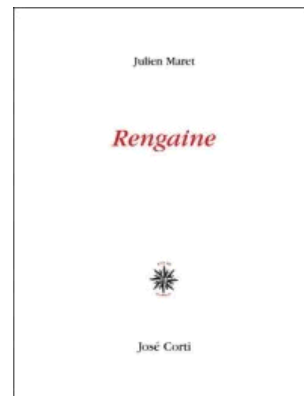
Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Quelqu'un tombe, et dans sa chute est traversé par mille et une images, pareilles à ce défilement connu de ceux qui ont frisé la mort, la grande émotion. Sauf qu'ici, c'est la vie qui menace et effraie.

De cet effondrement littéral et symbolique jaillissent un rythme et un air.

On parlera de petite musique, celle qui, une fois venue par on ne sait où, ne nous quitte plus. Et ne cesse de revenir, lancinante et entêtante.

C'est la vie qui fait son manège. Il n'est plus alors de trame tranquille ni de douce mélodie. La phrase cahote et la voix déraile.



Presse :

Article paru dans *Le Monde* le 8 septembre 2011, par Amaury da Cunha.

"Rengaine", de Julien Maret : dans l'écriture en lambeaux.

Ici, l'écriture est désastreuse, écorchée, lacunaire. Elle se disperse, se rassemble, puis se referme sur elle-même ; bientôt, les phrases se mettent à gonfler, puis éclatent. Littérature ? Sans aucun doute. Mais il s'agit surtout d'une biographie, au sens inédit que l'écrivain Roger Laporte (1925-2001) donna à ce genre, en inversant le rapport de sens : vie de l'écriture plutôt qu'écriture de la vie.

L'auteur s'appelle Julien Maret, il a 33 ans, vit dans le canton du Valais, dans les Alpes suisses, mais après tout, peu importe. Car si un premier roman puise bien souvent sa matière dans la vie de son auteur, Maret semble la convoquer pour mieux la liquider.

Dans ce livre stupéfiant qui raconte l'histoire d'une chute, littérale et symbolique - un homme tombe dans un trou et voit toute sa vie défiler -, point de parade narcissique ni d'équivoque faussement ingénieuse entre le vrai et le faux. Car le travail, ici, concerne le langage et l'appropriation poétique de la vie.

« Disons que l'origine de ce texte, c'est d'abord de tenir une phrase ou un phrasé. Du moins un ton et une certaine diction. Avant même l'histoire, car il n'y a pas vraiment d'intrigue ici, c'est une question de vitesse et de petites musiques. Quant au narrateur, c'est plus une voix qu'un personnage », explique l'écrivain.

Maret s'aventure en écriture en prenant le risque de perdre la partie. *« Écrire, c'est chercher sans savoir quoi. Alors, je me suis mis à la recherche. Et ça donne ce que ça donne »,* nous confie-t-il tout à trac. Pour l'écrivain, entrer dans les mots semble tenir de l'effraction : rien n'est jamais acquis et il peut à tout moment être expulsé de ce qu'il raconte.

La situation du récit est en effet périlleuse. Quelqu'un tombe et parle en même temps. C'est un "je" sans histoires, sans état civil, mais qui cherche cependant à être le plus rigoureusement exact sur la nature de ce qu'il lui arrive : « *Si je m'insère dans le tube, si je me laisse tomber dans le trou alors que je connais pas sa profondeur, parce que le trou est noir comme les ténèbres ou comme du cirage, et rien ne m'assure qu'il ait une fin, encore moins qu'il soit la voie vers une destination* », lit-on dès les premières pages.

Qui parle ? Et pourquoi chute-t-il d'ailleurs ? Questions vaines auxquelles le narrateur ne répond pas, emportant toujours plus loin son lecteur dans les « *méandres de ce torrent d'images* ».

L'énergie et l'humour

Ce bavard, que Louis-René des Forêts n'aurait pas renié, a décidé de lâcher prise. Ce qui l'autorise, avec un certain courage, à tout dire, y compris n'importe quoi, pourvu que l'énergie et l'humour puissent encore se manifester.

« *Mes pensées font leur jogging dans un parc* », écrit-il. Tout y passe, comme sur le divan : irruptions d'images d'enfance, obsessions sorties de la nuit, le narrateur – « *ridicule auteur de ces lignes torves et bourrées d'acné comme peuvent l'être les étoiles* » - se débarrasse de son histoire en tentant péniblement de l'exprimer.

Mais les mots ne sont pas nécessairement fiables. Surtout quand Julien Maret décide, à quelques moments du texte, de les tordre dans tous les sens, jusqu'à l'illisibilité : « *Je ne me si c'est encore me toujours que rien sans ou si de mal à oui peut de sorte à quoi ce qu'il n'y pas (...)* ». Le lecteur, intrépide, est pourtant toujours là. Fort heureusement, ce chaos délirant n'envahit pas le livre tout entier. Car on n'écrit pas pour se perdre totalement, mais pour « *tenir debout, explique-t-il, ce qui n'est pas évident* ».

La littérature doit sans doute être parfois dépecée. Sans horizon de profondeur ou de signification. A propos d'Antonin Artaud, de Samuel Beckett ou de Maurice Blanchot, Julien Maret avoue que ce sont des écrivains qui l'ont « *empêché d'écrire* » tant ils le fascinaient. Il est cependant difficile de ne pas les deviner à ses côtés : il est profondément lié à eux par une certaine communauté du désastre. Et si *Rengaine* est un chant absolument noir, son intensité mérite qu'on s'y arrête : pour venir y contempler la mélancolie d'une ruine.

Article paru dans *Le Temps* le 10 septembre 2011, par Isabelle Rüf.

Une chute, une glissade dans un tube, une gaine où le narrateur a dû s'enfiler et dont il ne sait si et quand il sortira. On pense à Michaux, à Beckett, plus loin, à Thomas Bernhard. Ces réminiscences n'encombrent pas trop, Julien Maret a trouvé un ton à lui dans ce monologue, son premier récit publié (à part quelques textes dans la revue en ligne Coaltar).

Dans l'enfermement du tube parviennent des échos du dehors, des bribes de passé, des injonctions maternelles, des lambeaux de psychanalyse, le déchirement d'une rupture. On ne sait pas si cette glissade tient de la fuite ou du voyage initiatique. Elle semble vouée à l'échec puisqu'elle est cernée par l'« Aporie du commencement » et l'« Aporie de la fin ». Entre deux, de courts chapitres que remplissent des phrases d'un souffle, sans ponctuation, qui

suscitent un sentiment d'étouffement. Par moments, la langue dérape, quitte la logique ; la grammaire bégaie, comme si les mots avaient été enfermés, eux aussi, secoués et jetés sur la page pour témoigner d'un désarroi ou d'une dérision. Rengaine : est-ce le spectre de la répétition qui hante le narrateur, ou une injonction, rengaine ton histoire, tes angoisses, ton discours, et vis ? Julien Maret ne donne pas de clefs. Il a su trouver une langue et la faire dérailler.

Revue de presse :

Julien Maret obtient en 2011 le Prix d'encouragement attribué par le Conseil d'État du Valais. Un « portrait d'artiste » a été rédigé à cette occasion.

BIOGRAPHIE

Julien Maret naît en 1978 à Fully. Il fait ses premiers pas dans le domaine littéraire dès 1999 en fondant la revue *L'Ablate*, pour laquelle il s'associe à différents auteurs valaisans tels que Vital Bender, Jacques Tornay, Bastien Fournier ou encore Virgile Pitteloud. De 2000 à 2005, Julien Maret étudie la Philosophie à l'Université de Strasbourg où il rencontre Michel Vanni, avec lequel il propose un séminaire libre autour de la figure de Friedrich Nietzsche. Sa licence en poche, il s'établit à Genève et fonde en 2007 la revue *Coma* – petit fascicule qui fait la part belle à la littérature contemporaine francophone, germanophone et italophone. En 2010, il obtient un Bachelor en écriture littéraire à l'Institut littéraire Suisse de Bienne.

Il écrit régulièrement pour des amis artistes, donne des lectures performatives à Genève et Lausanne et publie dans diverses revues, dont *coaltar*. Son premier livre, *Rengaine*, paraît en septembre 2011 chez José Corti à Paris.

JULIEN MARET, ÉCRIVAIN

Par Jérôme Meizoz

Excellente nouvelle pour la relève littéraire issue du Valais francophone que ce prix d'encouragement donné à Julien Maret, installé aujourd'hui à Genève. Né à Fully en 1978, il fonde sa première revue, *L'Ablate* à l'âge de 19 ans. Soucieux de la question du « vivre ensemble », il incite des amis, dont Virgile Pitteloud ou Bastien Fournier, à se réunir autour de l'écriture. « La littérature c'est non seulement écrire, mais c'est aussi une manière de tenir ensemble », dit-il en évoquant cette expérience. La revue publiera aussi des poèmes de Vital Bender et de Jacques Tornay. « Vital Bender, c'est, dès les débuts, une personne qui a vraiment cru en moi. »

En 2007, il fonde à Genève la revue plurilingue et gratuite *Coma*, à vocation expérimentale, qui comprend aussi bien des brouillons que des textes infirmes ou marginaux. Paraissent quelques numéros très soignés typographiquement, sans mention d'une rédaction ni signature d'auteur :

« Le principe qui régit *Coma* est l'absence de la marque de l'auteur. D'une part, parce que la signature n'ajouterait rien au texte ; d'autre part, pour prendre au pied de la lettre l'effacement de l'auteur. Bien qu'il soit évident que le style éperonne le parafe. *Coma* résiste dans la tension de cette contradiction. *Coma* ne sera pas l'auteur mais le passage d'une trace multiple.

Coma se trouve au hasard ou tombe du ciel. On peut aussi bien la voir reposer sur un banc que sur l'étagère d'une librairie, dans une boîte aux lettres, à la poubelle. Ou ne rien en savoir. Au fond, *Coma* est en voie de disparition. Cela fait son moteur. La prise en compte d'une suspension, de la décadence d'un état, fait que *Coma* accepte des textes inachevés, des textes qui essaient, qui balbutient, qui respirent artificiellement¹. »

¹ Cité dans: <http://www.culturactif.ch/invite/coma.htm>, consulté le 23 juin 2011.

² www.coaltar.net

³ *La Lisette littéraire*, printemps 2011 (édité par l'institut littéraire suisse de Bienne).

Julien Maret étudie ensuite la philosophie à Strasbourg (2000-2005), où il co-anime un séminaire sur Nietzsche avec le philosophe Michel Vanni. Puis il s'inscrit à l'Institut littéraire suisse de Bienne. Cette structure associée à la Haute École d'art du Canton de Berne forme, depuis quelques années, de jeunes auteurs de toutes les langues nationales en vue d'un Bachelor et d'un Master en écriture littéraire. Il bénéficie de ce lieu d'échanges et d'émulation où il travaille la précision de la langue, le mouvement de sa syntaxe, sous forme notamment d'« études de phrases ». Durant cette période, il fait une rencontre importante, celle de l'écrivain Marius Daniel Popescu, avec lequel se noue une amitié. Julien Maret publie aujourd'hui des textes pour des amis artistes (Luc Mattenberger, Valentin Carron, Rania Ezzat), participe à la revue en ligne *coaltar*² et donne plusieurs lectures-performances à Genève. Dans une récente anthologie de textes d'étudiants de l'Institut littéraire, il signe un texte vibrant sur le surgissement d'« aujourd'hui » : « Te rappelles-tu, moche et stupide chardon de malheur, comment je t'envoyais en l'air, tête décapitée et projetée des mètres plus loin, des mètres!, gamin, des kilomètres, et qui retombaient sur une beuse de vache – dans le dictionnaire on dit « bouse », chez moi, c'est beuse, et merde! – les jolies beuses, mes complices, mes amies, qui couraient pour attraper la tête du chardon et pour la mettre pile dans le mil, mignonnes beuses dans lesquelles j'adorais déposer mon pas comme j'aurais pu le faire en sautant dans une gouille ou dans une flaque³. »

Son Bachelor en poche, en 2010, il propose un manuscrit aux éditions parisiennes José Corti. Comment imaginer des débuts sous de meilleurs auspices ? Un premier livre intitulé *Rengaine* paraît cet automne chez celui qui fut l'éditeur des surréalistes, de Bachelard et de Julien Gracq, notamment. C'est ce qui s'appelle avoir de bonnes fées sur son berceau !

Jérôme Meizoz : À l'occasion de ce prix, j'aimerais que tu évoques tes débuts. Dans quelles circonstances et pourquoi as-tu envisagé de devenir écrivain ?

Julien Maret : Ce sont des questions difficiles et certainement est-il trop tôt pour moi d'y répondre, puisque si je m'y essayais, je finirais par avouer que je ne sais pas pourquoi. Il y a pourtant une raison, un parce que, et j'en ai quelque idée. Mais cela me semble si fragile et si vague. Au fond, je n'ai pas la sagesse pour répondre à de telles questions. Plus tard, si la chance veut que j'écrive encore, me sera-t-il possible de répondre plus sagement. Pourtant, et ici je paraphrase un philosophe connu, en écrivant, je ne cherche pas seulement à écrire. Mon premier geste d'écriture, si on peut l'appeler ainsi, fut de rassembler des amis autour d'une revue sans savoir au préalable s'ils écrivaient ou non. Il le fallait, un point c'est tout. De là est née *L'Ablate*, revue poétique, à la fin des années nonante. Il y eut six numéros et quelques lectures dans le canton. C'était le moment euphorique et porteur de l'écriture. On se réunissait et on passait la nuit à parler et à écouter de la chanson française. On écrivait sans écrire. Bon, puisqu'on y est, je dirais que devenir écrivain se confond avec l'exigence d'un « tenir ensemble ». Tenir debout, pourquoi pas, ce n'est pas si facile, ça demande.

J. Meizoz : Quel sens a pour toi le fait de recevoir un prix d'encouragement de ton canton d'origine ? Quel lien gardes-tu avec ce lieu et son milieu littéraire et quel impact a-t-il sur ton travail d'écriture ? –

J. Maret : Je suis surpris et touché de recevoir ce prix. Et je ne sais pas si je le mérite. Je pense à ceux qui l'ont eu avant moi, que je considère pour la plupart pour de vrais écrivains, Jean-Marc Lovay, Adrien Pasquali, Vital Bender, pour ne citer qu'eux. Les trois m'influencent encore. Bender pour le rythme et les images, Pasquali pour sa précision et sa très haute et très rare conscience de la phrase et Lovay pour le flux et la puissance. Je lis aussi Chappaz, surtout à haute voix, un seul texte, *L'Évangile selon Judas*. Je ne crois pas qu'il y ait un milieu littéraire en Valais, ni même en Suisse romande. Pas encore. Il est possible de

supposer que la création de l'Institut littéraire suisse de Bienne que j'ai fréquenté puisse former à la longue un milieu littéraire suisse. C'est une affaire à suivre attentivement, à mon avis. De manière générale, je dois beaucoup au Valais.

J. Meizoz : Tu publies ton premier livre chez un éditeur parisien, José Corti. Quel sens a ce choix pour toi ?

J. Maret : Il y a d'abord le fait de publier son premier livre et ensuite le fait de publier aux Éditions José Corti. Quand j'ai appris la nouvelle, j'ai d'abord déprimé quelques jours. J'ai dû, selon les paroles de Jacques Roman, « aller faire pisser l'idée ». Donc j'ai commencé à faire le deuil qu'impose la réalisation d'un désir. alors publier chez Corti, ça complique les affaires, si j'ose dire. Parce que Corti, c'est Corti, hein ?

Ma première connaissance des Éditions Corti remonte à dix ans. À ce moment-là, je débute mes études de philosophie, non j'allais les commencer. Je voyais parfois mon grand-oncle l'abbé Michel Maret. Un jour que j'étais monté à son chalet pour poursuivre une discussion, il m'avait offert tous les livres de Gaston Bachelard édités chez José Corti, à l'exception, et cela me fait sourire aujourd'hui, du *Lautréamont*, auquel il tenait. Je repartais avec cinq ou six bouquins de Bachelard, je les ai encore, mais ma bibliothèque repose dans la cave d'un de mes chers amis, alors le nombre m'échappe maintenant. Disons, que j'avais toute sa rêveuse poétique, l'air, la terre, l'eau. Ensuite, les Éditions José Corti, c'était Ghérasim Luca que je lisais durant mes études à Strasbourg avec un ami. De loin, Julien Gracq, que j'ai lu plus tard. Il n'y a pas si longtemps d'ailleurs. Alors bien sûr, pour moi, publier aux Éditions José Corti, ça veut dire quelque chose, ça veut dire beaucoup.

J. Meizoz : Dans ta démarche d'écriture, ta formation en philosophie a-t-elle joué un rôle, et lequel ?

J. Maret : Je ne crois pas que la philosophie joue un rôle dans mon travail d'écriture. Étudier la philosophie a été une chose difficile et douloureuse, et contradictoire. J'entends la contradiction et l'opposition du concept et de l'image. Au fond, je n'ai jamais pu penser le concept, ou avec lui, hors de l'image. En même temps, quelque chose du concept, sa règle et son retrait, a certainement contraint et limité mon imagination. Ou alors, je pourrais encore dire que j'oscille entre les deux, puisque la fascination devant l'image et l'effroi de la neutralité du concept pousse à chercher à l'arrière, de l'autre côté. Mais, il n'y a rien derrière. Bref, pour écrire, il me faut démonter tout cela.

J. Meizoz : Quels sont les auteur-es qui, par la force de leurs livres, t'ont incité, invité à ce geste d'écrire ?

J. Maret : Je dirais que l'œuvre qui m'a le plus touché est *Ulysse* de James Joyce. Pour l'unique raison que c'est le premier livre qui m'a fait rire. Je me disais cet auteur est fou, c'est la vie qu'il raconte, la vie tout simplement. C'est le plus grand effort de fiction que j'aie jamais rencontré.